

Jean-Marc Dhainaut

Extrait de

*La Maison
bleu horizon*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2017, Taurada Éditions

1

« Maman ! Maman ! Il est là ! »

Il faisait froid en ce matin du 4 janvier 1985. Les bulletins météo à la télévision et à la radio ressassaient en boucle l'arrivée de la neige. Ils appelaient à la prudence pour quiconque devait prendre la route, mais ignoraient encore l'ampleur de cette vague de froid qui menaçait à l'horizon.

Thomas, cinq ans, s'était encore réveillé brutalement, comme presque chaque nuit vers cinq heures du matin. Et cette fois encore, Hélène s'était précipitée dans la chambre, paniquée, serrant fort son petit garçon pour le rassurer en regardant autour d'elle avec inquiétude. En entendant les cris du gamin, Lascar, le chien de la maison, qui dormait toujours dans la cuisine, tendit l'oreille et se précipita péniblement jusqu'au pied de l'escalier. Lascar n'avait jamais eu le droit de monter dans les chambres, lui, ce petit croisé terrier roux que quatorze longues années avaient déjà rattrapé en lui rendant le regard vitreux. Il avait beau être devenu presque aveugle, il n'avait rien perdu de son flair, et, depuis quatre jours, celui-ci ne le trompait pas quand il lui amenait l'odeur de quelque chose ou de quelqu'un qu'il ne connaissait pas, mais qui pourtant se trouvait dans la maison. Chacun avait remarqué à quel point il était devenu différent. Lui qui était resté si joueur semblait désormais calme et triste. Était-ce seulement à cause du départ de Jean-Pierre Anneraux, l'homme de la maison ? Non, il y avait autre chose.

Si Lascar pouvait parler, il aurait beaucoup à dire sur ce qu'il avait senti. Bien plus que sur ses vieux souvenirs, comme son arrivée dans la famille alors qu'il

n'était qu'un chiot sauvé de la maltraitance de son précédent maître. Plus encore que sur le jour de la naissance du petit Thomas, en qui il avait immédiatement reconnu celui qui deviendrait son meilleur ami et son compagnon de jeu. Lascar était de ces bons chiens qui savaient que, bientôt, ils partiraient en laissant un grand vide dans le cœur de ceux qui les aimaient.

« Ce n'est rien, Thomas, rendors-toi. Tu as encore fait un cauchemar.

– Maman...

– Chut, c'est fini. Tiens, j'allume la petite veilleuse. Tu vois ? Ça va mieux maintenant ? Je laisse la porte ouverte. Je suis juste à côté. Rendors-toi vite, mon ange. »

Quatre nuits qu'Hélène ne se rendormait pas après avoir été réveillée par son petit garçon. Elle sentait bien que quelque chose n'était plus normal dans sa maison. Et plus particulièrement cette nuit du 3 au 4 janvier, lorsqu'une fois sur le palier, elle entendit des bruits de pas derrière elle. En se retournant, elle vit la porte de la chambre de Thomas se refermer brutalement. Terrorisé, l'enfant hurlait. Ses cris résonnaient dans toute la vieille bâtisse. Hélène s'était jetée sur la poignée, et malgré tous ses efforts, la porte refusait de s'ouvrir. Seule sur le palier, vêtue d'une simple chemise de nuit, elle se mit à appeler sa fille, ainsi que Mélanie, sa domestique, qui dormaient dans les chambres d'à côté.

« Peggy ! Mélanie ! »

Dans les secondes qui suivirent, Peggy, quinze ans, sortit de sa chambre en titubant, décoiffée dans son pyjama rose. Elle était suivie d'une jeune femme qui cherchait à ne pas tomber dans l'obscurité.

« Aidez-moi ! La porte est coincée ! Peggy... Ton frère... »

Elles poussèrent toutes les trois, de toutes leurs forces, et celle-ci s'ouvrit brusquement en les projetant en

avant. Le petit Thomas, blotti sous ses couvertures, hurlait à s'en déchirer les entrailles. Littéralement affolées et en pleurs, Hélène et Peggy se précipitèrent sur lui pour le protéger. Mais le protéger de quoi ?

Le jour se levait sur ce village de la Somme, quelque part, près de Villers-Bretonneux. Une forte gelée blanche recouvrait les champs et la végétation. Marquées par la nuit qu'elles venaient de traverser, Hélène et sa fille déjeunaient dans la cuisine pendant que Mélanie époussetait les meubles du salon en tentant de faire comme s'il ne s'était rien passé. Thomas, lui, était allongé sur le canapé devant la télévision, se laissant emporter par le sommeil qu'il avait à récupérer, avec Lascar couché à ses pieds.

« Nous devons nous en aller, Maman. Il faut partir d'ici, supplia Peggy. Il faut appeler Papa. Appelle-le, s'il te plaît. »

Mélanie écoutait la conversation depuis la pièce d'à côté. Que deviendrait-elle si les Anneraux partaient ? Elle, cette jeune domestique de trente-sept ans, d'à peine un mètre soixante, toute menue, le visage fin, les yeux noisette et la voix si douce qu'elle ferait chavirer le cœur du plus vigoureux des marins bretons.

Cette jeune femme timide et réservée, et qui n'avait plus de famille, prit peur en entendant ce que venait de dire Peggy. Déjà, ses parents l'ont eue très tard et l'avaient élevée un peu à l'ancienne et un peu trop « couvée ». Née quelques années après la Seconde Guerre mondiale, elle avait grandi sans frère ni sœur. Une fille unique, renfermée, avec peu d'amis. Rien que ses robes faisaient rire celles et ceux dont elle n'osait plus croiser le regard. Seule le soir, dans sa chambre, Mélanie pleurait souvent en se regardant dans le miroir sur la commode, près de son lit. Elle était pourtant si jolie. Ce ne fut qu'à l'aube de ses trente ans qu'elle

prit son envol en quittant sa Champagne natale pour s'installer près d'Amiens, oubliant les rares histoires d'amour qui n'avaient fait que lui briser le cœur. La boulangère qui l'avait employée était pourtant ravie, Mélanie travaillait bien, travaillait dur. Elle n'avait pas le choix, il fallait payer son tout premier appartement, et elle y parvenait à peine. Celui-ci n'était guère plus vaste qu'un garage, mais il lui suffisait. Malheureusement, la boulangerie finit par mettre la clé sous la porte après avoir longtemps agonisé face à la concurrence du centre commercial, ouvert deux ans plus tôt. À la perte d'une maman ou d'un papa, nous ne sommes jamais prêts, et si Mélanie pleurait jadis lorsque son cœur saignait, elle avait également pleuré toutes les larmes de son corps à la mort de ses vieux parents malades. Elle aurait pu s'occuper d'eux, et ce sentiment de les avoir abandonnés, là-bas, près de Reims, la rongeaient souvent. Sans permis, le train coûtait trop cher pour leur rendre visite. De plus, elle était devenue fière dans ses robes démodées, et voulait montrer aux yeux de tous qu'elle réussirait là où beaucoup avaient misé sur son échec et sa solitude éternelle. Pour réussir, elle avait besoin d'argent. Quelques jours après la fermeture de la boulangerie, la chance lui sourit par le biais d'une petite annonce, et Mélanie se sentit pousser des ailes : une grande maison de riches dans un petit hameau près de Villers-Bretonneux lui ouvrait ses portes. Du moins, c'est comme cela qu'elle l'imaginait, elle, qui pourtant n'y serait que domestique. Logée sur place, la situation lui parut indiscutablement parfaite et elle quitta son appartement, elle quitta tout. Mais le soir, dans sa chambre de bonne, elle songeait à la vie de couple, l'enfant, et la famille qu'elle n'aurait certainement jamais.

Pourtant, ce soir, Mélanie ne pleurera pas sur son triste sort, elle n'en aura pas le temps. Ce soir, comme tous ceux depuis le départ de monsieur Anneraux, allait

bouleverser la vie dans cette maison. Et là, tout en cirant la grande table de la salle à manger, cette jeune domestique écoutait encore Hélène et sa fille discuter.

« Cela fait plusieurs jours que j’essaie d’appeler ton père, ma chérie. Il ne répond pas depuis lundi. Personne à son bureau ne daigne me répondre au téléphone. C’est encore les vacances scolaires, et c’est à croire qu’ils sont tous partis. Mais je suis sûre que tout va bien et que nous aurons bientôt de ses nouvelles. Nous reparlerons de tout cela à son retour.

– Maman, nous ne pouvons pas rester ici une nuit de plus.

– Et où irions-nous ?

– Chez Grand-mère.

– Allons, elle habite trop loin et vous allez reprendre l’école dans quelques jours. C’est impossible, tu le sais. Et nous devons penser à Mélanie. Tu te rends compte ? Elle n’a plus que nous.

– Elle viendra avec nous, Maman.

– Écoute, sois raisonnable. »

Ce qu’Hélène n’avouait jamais, c’était la jalousie secrète et la méfiance qu’elle conservait vis-à-vis de Mélanie, sa domestique. Elle la savait bien assez jolie malgré son air de vieille fille, et parvenait toujours à la tenir éloignée de son mari, par précaution. Mais Hélène avait tort de s’en faire : Mélanie n’avait jamais eu la moindre pensée déplacée à propos de Jean-Pierre Anneraux, et ce dernier non plus. Cependant, elle éprouvait une sorte de pitié pour elle. Une certaine affection – certes pervertie par sa jalousie –, mais qui l’obligeait à se soucier de cette jeune femme malgré tout. Mélanie avait bien perçu l’attitude amère d’Hélène à son égard. Cela rendait les situations parfois compliquées ou tendues lorsque monsieur Anneraux était à la maison, et la jeune domestique en souffrait beaucoup.

« Raisonnable ? Et la porte ? Et tout ce qui se passe ici ?

– Arrête ! On a déjà parlé de tout ça, et évitons de le faire devant ton petit frère. Cette maison est vieille et c'est une vraie passoire dès qu'il fait du vent. La porte s'est refermée violemment à cause d'un courant d'air. La poignée a pris un coup et s'est bloquée, c'est tout. Quand ton père rentrera, il la réparera. Le sujet est clos. »

Le silence s'installa dans la maison. Mélanie jeta une autre bûche dans la cheminée de la salle à manger et régla les thermostats des chauffages électriques dans les autres pièces. L'habitation était grande et difficile à chauffer dans son intégralité. Il fallait ménager les réserves de bois et se satisfaire de quelques chauffages électriques dans les pièces les moins occupées.

Passant près du petit Thomas, endormi avec Lascar près de lui, Hélène déposa sur lui une couverture et l'embrassa sur le front. Elle tentait de rester forte. Elle tentait de rassurer ses enfants, de rationaliser ce qu'elle-même ne comprenait pas. La confusion s'était emparée de ses pensées, de son esprit, mais elle restait suffisamment lucide pour maintenir l'équilibre et la raison, afin d'éviter que la panique ne se généralise. Que feraient-ils si elle perdait le contrôle de ses émotions ?

La domestique venait de commencer le repassage. Peggy, furieuse parce que sa mère ne l'écoutait pas, monta les escaliers et claqua la porte de sa chambre. Soudain, alors qu'elle écoutait la radio en sourdine tout en pliant le linge que Mélanie venait de poser sur la table, Hélène se précipita dans l'escalier jusqu'à la chambre de sa fille et cria à travers la porte verrouillée de l'intérieur.

« Peggy, viens vite. Viens écouter ça ! »

Aucune réponse.

« Alors, allume la radio, et écoute. Vite ! »

Après avoir regagné le salon sans perdre une miette de ce qui se disait à la radio, Hélène vit soudain descendre Peggy, qui boudait et ronchonnait, pour la rejoindre près du poste.

« Durant mes nombreuses enquêtes, j'ai parfois eu l'occasion de me gratter le menton en me posant une multitude de questions. Je suis de plus en plus persuadé que la mort n'est pas une fin, mais qu'il convient de trier tous les clichés, toutes ces certitudes, toutes les affirmations de certains.

– Monsieur Lambin, alors pour vous les fantômes existent ?

– Fantômes ? Vous parlez de ces draps blancs avec deux yeux, qui poussent des cris sinistres dans les vieux greniers ? Je suis certain que vous me posez cette question avec cette image-là en vous, n'est-ce pas ? Et que vous me la posez avec un petit sourire sarcastique de journaliste incrédule bien dissimulé au fond de vous. Alors, autant vous dire que derrière les fantômes se cachent bien plus de questions que de réponses, et auxquelles il est impossible de répondre par oui ou par non. Mon métier consiste justement à en savoir plus à leur sujet. Ce qui est certain, c'est que s'il y a des fantômes, il y a toujours une bonne raison à leur présence.

– Vous êtes donc un chasseur de fantômes, c'est bien cela ?

– Nom d'une pipe, que de mots barbares. Appelez-moi comme vous le souhaitez, mais je suis surtout un enquêteur en phénomènes paranormaux. J'ai passé des années à étudier la parapsychologie, mais n'y voyez pas une science, vous feriez grincer les dents.

– Et des fantômes, vous en avez vu beaucoup dans votre carrière ?

– Paradoxalement, je dirais que non. Enfin, pas sous la forme que vous l'imaginez. Un fantôme n'est pas

quelque chose que vous voyez forcément, mais que vous pouvez simplement ressentir, qu'il se manifeste ou non. Et puis, avant d'envisager la présence d'une hantise à proprement parler, il convient avant tout d'étudier une affaire de fond en comble, et surtout d'écouter attentivement les personnes qui en sont témoins, sans les juger.

– Il n'y a pas toujours d'esprits, là où vous enquêtez ?

– Bien sûr que non. Si c'était toujours le cas, cela deviendrait vite ennuyeux. Mais il peut y avoir des maisons hantées sans spectres. La hantise psychologique, par exemple, touche beaucoup de monde. Ces gens ne sont pas fous, mais se créent des fantômes chez eux, paniquent, s'angoissent et perdent alors tout discernement sur tout ce qui peut leur arriver. C'est aussi mon rôle de les aider à reprendre le contrôle de leurs émotions et de se réapproprier leur maison, qu'ils vont jusqu'à fuir parfois. Mais dites-vous simplement que je n'ai pas choisi ce métier par hasard, et que j'ai forcément vécu certaines expériences troublantes.

– Accepteriez-vous de nous en dévoiler quelques-unes ?

– Il me semble que je suis là, avant tout, pour parler de mon nouvel ouvrage : "Des yeux derrière vous", non ?

– Oui... Bon... Alors, si j'avais des fantômes chez moi, comment pourrais-je vous contacter ?

– Très simplement en m'appelant au numéro qui sera annoncé à la fin de votre émission. De toute façon, si je ne suis pas là, Mina, mon assistante, sait toujours où me joindre. »

« Maman... »

– Chut, ils vont donner son numéro.

– Mais, tu ne vas quand même pas appeler ce croque-mort ?

– Et pourquoi pas ? S'il peut nous aider ?

- Mais Papa va te tuer, il ne sera jamais d'accord.
- Un stylo, vite ! 32... 28...
- Maman, là tu n'es pas raisonnable, tu te rends compte ? Ce type est certainement un escroc. »

Le soleil pâle d'hiver s'élevait lentement par-dessus l'horizon, éclairant de nuances brumeuses cette vieille bâtisse chargée d'histoire. De cette histoire imprégnée dans les vieilles pierres à la mémoire intacte malgré le temps. La journée s'annonçait déjà froide, ce ne serait qu'un début.

Thomas dormait toujours paisiblement dans le canapé du salon. Les marches de l'escalier, pourtant protégées d'une épaisse moquette, tremblèrent sous les pas colériques de Peggy, et la porte de sa chambre claqua encore violemment.

Hélène, assise dans la cuisine, réfléchissait longuement. Sa fille avait certainement raison : c'était forcément une mauvaise idée. Et puis qu'en penserait Jean-Pierre, son époux ? Devait-elle demander l'avis de Mélanie ? Non, certainement pas. Son avis, elle n'en avait que faire. Mais pour l'heure, Jean-Pierre n'était pas rentré, et avec l'inquiétude sans doute cumulée à la peur d'une nouvelle nuit d'angoisse, Hélène entra dans le salon, puis saisit le combiné téléphonique en approchant son index du cadran rotatif. 32... 28...

Le stress commençait à s'emparer d'Hélène, alors que la sonnerie d'un téléphone résonnait dans un bureau, quelque part en Bretagne. L'attente au bout du fil sembla si longue qu'elle faillit raccrocher, puis soudain, une voix féminine sur un répondeur se fit entendre. Elle espérait tomber sur l'assistante dont parlait le type à la radio, et elle pensait pouvoir lui expliquer la chose plus ou moins facilement. Déçue, elle hésita.

« Bonjour, vous êtes bien au bureau d'Alan Lambin, enquêteur en paranormal. Merci de laisser un message après le bip sonore, avec votre numéro de téléphone et il vous rappellera. »

« Oui... Bonjour. Madame Anneraux à l'appareil. J'habite un petit village dans la Somme. C'est difficile de l'expliquer comme ça, mais il se passe des choses étranges chez nous. Avec mon mari, nous avons acheté cette maison il y a six mois. Au début, tout allait bien. Nous avons entamé quelques travaux et pensions avoir tout terminé pour Noël, mais mon époux a dû partir pour dix jours en déplacement dans le cadre de son travail. Cela fait presque une semaine qu'il est parti, et depuis, la maison semble... Je ne sais pas comment l'expliquer. Si vous pouviez me rappeler, s'il vous plaît. Je n'arrive pas à joindre mon mari. Je ne sais plus quoi faire et mes enfants sont terrifiés. »

Hélène laissa ses coordonnées, puis raccrocha lentement le combiné, la main tremblante. Fallait-il en arriver là ? Ne pouvait-elle pas trouver un autre moyen ? Pourquoi envisager l'impensable ?

Mais Hélène Anneraux ne savait plus ce qu'elle devait penser, et voulant rester maîtresse de la situation, elle

n'avait toujours pas l'intention de demander conseil auprès de sa domestique. Pour dire vrai, rationaliser fut la première chose qu'elle ait fait, au maximum, jusqu'à nier l'évidence avec toutes les hypothèses imaginables pour rassurer ses enfants, tout en se rassurant elle-même. Tout y était passé : les courants d'air, l'humidité, le bois qui craquait, les rongeurs dans le grenier, même l'imagination, la fatigue et l'hallucination. Mais il ne fallait plus se mentir : cela faisait quelques jours qu'ils avaient l'impression de ne pas être que quatre dans la maison. Hélène en était sûre, désormais : ce qu'elle venait d'entendre à la radio lui apparut comme la seule solution possible, comme un signe de la providence.

Dehors, le ciel commençait à se couvrir et la neige n'allait pas tarder à tomber. Thomas s'était réveillé, et assis sur le canapé, il regardait quelques dessins animés à la télévision, toujours avec Lascar près de lui. La maison était calme. Un calme à peine troublé par la voix de Bugs Bunny et de Daffy Duck, mais le vent du nord viendrait bientôt siffler dans les cheminées en faisant craquer la vieille charpente.

Pour le moment, il fallait songer à préparer le repas, et c'était l'une des choses pour lesquelles Hélène se passait de Mélanie. L'agréable odeur des lasagnes qu'elle avait prévues pour ce midi aurait forcément raison de l'adolescente révoltée qui boudait dans sa chambre.

***Dix-sept heures, près de Saint-Nicolas-du-Pélem.
Côtes-d'Armor¹, Bretagne.***

« Bonjour Mina, enfin rentré. Des appels ?

1. Il est à noter que jusqu'en 1990 les Côtes-d'Armor s'appelaient les Côtes-du-Nord.

– Non, rien de rien, Alan. Alors ? Comment s’est passée cette émission à Paris ?

– Bah ! La routine. Toujours la même chose sur ces grandes stations nationales. Un journaliste qui n’y connaît rien, qui fait comme s’il s’intéressait, mais au final me prend pour un illuminé. Je commence à en avoir assez de ces émissions ou de ces promotions, mais je n’ai pas le choix : il faut bien vivre et faire marcher la boutique. Bref, les affaires sont calmes en ce moment.

– Oui, c’est à croire que même l’au-delà fait une pause pour les fêtes de fin d’année.

– Chaque année c’est pareil, les gens profitent du bon temps en famille. Cela leur permet justement de mettre de côté les choses qui les inquiètent. Ça va revenir, on a l’habitude.

– À ce propos, j’ai votre billet de train pour demain. Ne me dites pas que vous avez oublié la conférence à Amiens.

– Nom d’une pipe ! Que ferais-je sans vous, Mina ? La conférence de Paul, mon bon ami Paul. C’est vraiment très gentil de sa part de m’y avoir convié à prendre la parole. Je l’avais complètement oubliée.

– De quoi s’agira-t-il cette fois ?

– Je l’ignore. Il m’a vaguement parlé d’un prototype de microphone capable de capter les infrasons et les ultrasons. Il pense qu’il est possible d’enregistrer plus facilement des voix désincarnées en écoutant les hautes et basses fréquences.

– Houla, cela m’a l’air bien compliqué.

– C’est Paul... Mais ça a l’air intéressant. Je pense diffuser quelques-uns de mes enregistrements demain. La voix de ce petit garçon qui hantait la maison de la veuve Ledantec est une de mes meilleures prises. J’emmène du matériel avec moi, cela me permettra de le

présenter aussi. Je leur parlerai également de quelques-unes de mes théories relatives à la conscience et survie de l'âme après la mort. Tout un programme.

– Tout un programme, en effet, persifla Mina en levant les yeux.

– Mais vous n'avez pris qu'un seul billet ? Vous ne m'accompagnez pas ?

– Pas ce week-end, Alan. Je vais le passer chez mes parents. Je ne les ai pas vus depuis le réveillon de Noël et j'ai comme un mauvais pressentiment, avec leur âge...

– Il faut savoir écouter ses sens, vous avez raison. Je connais bien les vôtres et je sais à quel point ils sont fiables. Je vous envie cette faculté médiumnique, vous savez ?

– Si vous l'aviez, vous n'auriez plus besoin de moi. »

Mina baissa timidement la tête en disant cela. Alan le remarqua et sourit.

« C'est vrai. Et heureusement que je vous ai pour la plupart de mes enquêtes. Les précisions que vous m'apportez toujours sont capitales et je ne vous le dis jamais assez. Mes outils, mes appareils électroniques, mes capteurs, mes enregistreurs ne permettent pas toujours de percer ces étranges phénomènes ni de connaître l'identité de leurs auteurs. Alors je vous dis à lundi. Passez le bonjour à vos parents et souhaitez-leur mes meilleurs vœux pour cette nouvelle année 1985. Je suis certain qu'ils vont bien.

– Merci, Alan, ce sera fait.

– Et soyez prudente. La Normandie ce n'est pas loin, mais le temps s'annonce très mauvais en remontant vers le nord. »

Mina Arletti était une assistante, mais avant tout une amie pour Alan. Enfin... c'est ce qu'il se forçait à penser pour ne pas avoir à rougir chaque fois qu'il la regardait.

Ils s'étaient rencontrés à Rennes lors d'un salon de la voyance et ont de suite compris qu'ils pouvaient collaborer sur des affaires de hantises. Cette jolie petite brune de quarante-cinq ans, d'origine italienne et toujours très coquette, quitta, inquiète, le bureau en cette fin d'après-midi.

Alan n'était décidément pas insensible au charme de Mina. Mais même s'il ne se l'expliquait pas, il hésitait à sortir avec des femmes plus vieilles que lui, même de seulement deux ans. Mais si sa raison hésitait, son cœur beaucoup moins. Il l'ignorait, mais Mina appréciait beaucoup de travailler ici, par passion pour l'insolite, mais aussi par envie d'être près de lui. Alan se mentait à lui-même : il était amoureux d'elle malgré les barrières qu'il s'était fixées. Et il savourait chaque jour ce merveilleux moment qu'est celui où naît une histoire d'amour. Ce moment où chacun pense à l'autre et s'échange un regard complice qui se perd dans les doutes, lorsque deux cœurs hésitent à se saisir la main, s'avouer les mots ou approcher leurs lèvres. Il se disait souvent qu'il était peut-être temps de faire le premier pas, qu'il serait un jour trop tard, et qu'un matin, Mina lui parlerait peut-être de son nouveau petit ami. Celui qu'elle viendrait juste de rencontrer, lassée d'avoir attendu si longtemps ses aveux. Cela lui piquait le cœur rien que d'y penser. Mais avec le temps, un cœur aux mille cicatrices apprend à garder prisonniers des sentiments qui ne demandent qu'à voler librement.

L'obscurité de janvier dessinait déjà ses lueurs angoissantes dans les paysages bretons. De ces lueurs qui se plaisent tant à nourrir les légendes ancestrales du pays. Alan Lambin les connaissait bien ces légendes. Né d'une mère bretonne et d'un père originaire du Nord exilé en Armorique, son enfance fut bercée par les sombres récits que lui racontait sa grand-mère, les soirs d'hiver lors des veillées auxquelles elle tenait tant. Ces

soirs-là, il fallait tout éteindre : lumières et radios. La télévision n'était par chance pas encore là. Le silence, rien que le silence, en grignotant de délicieuses galettes au beurre salé qu'elle préparait à la lueur des chandelles et du feu qui crépitait dans la cheminée. Alan, tout petit, et comme sa mère avant lui, absorbait les légendes de l'Ankou qui sillonnait les plaines de Bretagne, la nuit. Malheur à quiconque entendait le grincement de sa charrette au détour d'un chemin isolé. Lui, l'Ankou, vêtu de son sombre manteau en lambeaux, de cette capuche qui lui masquait le visage et qui ne dévoilait que les lueurs diaboliques de ses yeux, avec à la main, sa terrible faux pour faucher les âmes de ceux dont l'heure était venue. Sans oublier la malédiction des lavandières de la nuit, dont il est mauvais présage de croiser le chemin, de les regarder laver éternellement leurs linceuls souillés. Il adorait ces veillées d'un autre temps et toutes les légendes de son pays. Celles, les vraies, qui se transmettaient de génération en génération, racontant l'histoire d'untel qui a connu untel qui a vu...

Sa grand-mère habitait le même petit hameau d'à peine quatre-vingts habitants, juste un peu plus loin. Elle vivait, comme lui et ses parents, dans une charmante petite maison de la campagne bretonne, avec son toit d'ardoises et ses murs en pierre de granit. C'était là qu'Alan Lambin, quarante-trois ans, un mètre soixante-quinze, les cheveux poivre et sel, grandit. Il avait la tête pleine de souvenirs en noir et blanc et aux doux parfums de la France et de la Bretagne d'antan. Il était encore bercé par ces images, lorsqu'il s'amusait avec ses petits camions et ses jouets en bois près du lavoir où il regardait chaque semaine sa grand-mère faire sa lessive avec les autres grand-mères du village. Elles qui se refusaient à faire autrement. Et c'était là que s'était forgée sa destinée : celle qui ferait de lui un chasseur de fantômes, près de cette vieille chapelle du

XVI^e siècle dans ce petit coin des Côtes-d'Armor si cher à son cœur et qu'il n'avait jamais quitté.

Après le départ de Mina, il resta une heure de plus au bureau, préparant son départ pour Amiens ainsi que son intervention pour la conférence du lendemain. Il aimait flâner dans ce grenier aménagé en espace de travail pour lui et Mina, et qui n'était éclairé que par une seule fenêtre. C'était le bureau d'Alan Lambin. Sur les murs étaient accrochées plusieurs photos qui pouvaient donner le frisson à qui s'en approcherait d'un peu trop près. Des tonnes de vieux livres, de magazines et de cassettes vidéo et audio jonchaient les étagères, entre quelques guirlandes de Noël qui restaient à enlever. Deux bureaux avaient été placés devant la fenêtre, l'un pour Mina – sur lequel une machine à écrire tentait de manifester sa présence sous une pile de dossiers –, l'autre pour lui. Le manque de luminosité obligeait un éclairage à l'aide d'un néon et de petites appliques sur les murs. Près de la porte étaient entassées un tas de sacs contenant tout son matériel.

Mais alors qu'il s'approchait du portemanteau pour saisir son long manteau en cachemire noir et son éternel chapeau Borsalino gris qui lui servait surtout à dissimuler ses premières rides ainsi que sa grosse moustache, son regard fut attiré par le voyant clignotant du répondeur téléphonique. Il y avait un message.

Étrange, pensa-t-il. Mina avait pourtant affirmé n'avoir reçu aucun appel.

Sans hésiter, il enclencha la lecture, mais aucun son ne se fit entendre. Il rembobina la cassette, réenclencha, toujours rien. Il poussa le volume à fond, rembobina de nouveau et sembla cette fois entendre une voix très faible. Il saisit son casque d'écoute, le brancha sur le répondeur et réécouta l'enregistrement, le volume toujours à fond.

« Oui... Bonjour. Madame Anneraux à l'appareil. J'habite un petit village dans la Somme. C'est difficile de l'expliquer comme ça, mais il se passe des choses étranges chez nous... Je vous laisse mon numéro... »

« Peggy, Thomas ! À table. »

La journée fut calme. Thomas avait passé une bonne partie de l'après-midi à regarder la neige tomber par la fenêtre de la cuisine qui donnait dans le jardin. Il espérait que la couche s'épaissirait rapidement et qu'il pourrait aller y jouer avant qu'il ne fasse noir. Peut-être que Lascar, même s'il ne voyait plus et titubait, aurait la permission de Maman pour l'accompagner. Malheureusement, la neige tombait encore trop finement et faiblement.

Dans le salon, le carillon de la grande horloge comtoise, dont le tic-tac du balancier rythmait la vie de la maison, sonna les dix-neuf heures. Pour le souper, la famille avait pris cette habitude de se rassembler autour de la grande table de la salle à manger, toujours de manière précise à dix-neuf heures trente. Mélanie terminait de dresser les couverts.

Dehors, la température était déjà passée sous la barre des zéro degré et allait continuer sa baisse vertigineuse au fil des heures et des jours.

« Toujours aucune nouvelle de Papa ? demanda Peggy, dont l'humeur s'était apaisée depuis les bonnes lasagnes de ce midi.

– Non, j'ai encore essayé de le joindre cet après-midi, sans succès. Il est probablement débordé.

– Cela ne l'excuse pas, Maman. Il pourrait quand même...

– Ça suffit ! Ton père nous appellera dès qu'il le pourra.

– Tu sais que ce n'est pas normal. Nous n'avons pas eu de nouvelles depuis lundi, cela fait presque une semaine.

– Peggy ! Je t’ai dit d’arrêter », s’énerva Hélène.

Sans vraiment se soucier de sa domestique, Hélène n’avait surtout pas envie de transmettre son angoisse à ses enfants. Jamais elle n’était restée aussi longtemps sans nouvelles de son mari, cela ne lui ressemblait pas.

Chacun termina son assiette dans le silence, surtout le petit Thomas, déjà d’un naturel calme, timide et peu bavard. Puis, Hélène revint de la cuisine avec un petit plateau contenant quatre petites coupes de salade de fruits pour le dessert.

« Au fait, Peggy, autant te le dire, j’ai appelé l’homme que nous avons entendu à la radio. Il s’appelle Alan. Alan Lambin.

– Pfff... N’importe quoi. Quand Papa va savoir ça...

– Je lui expliquerai. Ça, c’est mon problème, pas le tien.

– Et il t’a dit quoi, ce crétin ?

– Je suis tombée sur le répondeur. J’espère qu’il me rappellera. »

Soudain, Thomas leva les yeux vers le plafond.

« Maman, tu entends ? » dit-il, intrigué.

Ils firent immédiatement silence. Des bruits de pas semblaient venir de l’étage, de la pièce juste au-dessus. Le bruit était parfaitement reconnaissable, comme si quelqu’un marchait avec des bottes, ou en tout cas avec des chaussures et un talon très dur. Cela ressemblait à des allées et venues. Hélène n’osa pas croiser le regard de ses enfants qu’elle savait morts de peur.

« Le vent se lève, la porte du grenier doit encore claquer. Mélanie ira la refermer tout à l’heure », rassura Hélène, sans réelle conviction.

Tous s’angoissaient déjà pour la nuit qui approchait lentement. Et si cela devait recommencer ou empirer ? Ils sursautèrent lorsque la sonnerie du téléphone retentit soudain.

« Allô ? Madame Anneraux ?

– Oui ?

– Pardonnez-moi d'appeler si tard. J'espère que je ne vous dérange pas. Je suis Alan Lambin, vous avez essayé de me joindre, ce matin. »

Hélène, le combiné collé à l'oreille et les lèvres tremblantes, jetait quelques regards prudents vers la porte qui séparait la cuisine du salon. Elle préférait que les enfants n'entendent pas la conversation, surtout Peggy, et elle s'appliquait à parler discrètement. Ayant compris, la domestique se retira.

« Merci d'avoir rappelé, monsieur Lambin. Je vous ai entendu à la radio. J'ai beaucoup hésité avant de vous appeler, mais nous n'en pouvons plus.

– Je vous écoute, madame Anneraux. Que se passe-t-il ?

– Voilà. Depuis le départ de mon mari, lundi, il se passe des choses étranges dans la maison. En fait, cela a débuté dès le lendemain, jour de l'an. Au début, j'ai cherché à tout expliquer pour rassurer mes enfants, mais je n'y parviens plus. La peur nous a envahis, et nous coucher le soir nous angoisse terriblement.

– Je vois... Mais de quoi avez-vous peur, au juste ? Vous me parlez de choses étranges qui se produisent chez vous, mais avez-vous seulement entendu des bruits, vu quelque chose, ou vous sentez-vous oppressée ?

– Vous savez, s'il n'y avait eu que les bruits, cela ne m'aurait pas poussée à vous contacter. Mon petit garçon, Thomas, voit presque chaque nuit un homme dans sa chambre. Il dit que celui-ci le regarde méchamment, puis semble chercher quelque chose dans la pièce. La nuit dernière, vers cinq heures du matin, il s'est mis à hurler. Il disait que l'homme était encore là. Lorsque je suis arrivée, j'ai entendu des pas, puis la porte de sa chambre s'est refermée brutalement. Alors que nous tentions, la domestique, ma fille et moi, de l'ouvrir avec peine, celle-ci s'est ouverte subitement. »

Lorsqu'il entendit le mot « domestique » et la manière avec laquelle Hélène s'exprimait, Alan fronça les sourcils. Il eut aussitôt en tête l'image d'une famille aisée qui ne devait pas habiter dans une petite bicoque.

« Hum ! Vous avez déjà rencontré des difficultés à ouvrir ou fermer cette porte ? N'est-il pas possible qu'un courant d'air ait pu la refermer et que le bois un peu humide ait simplement gonflé ?

– Je sais toutes ces explications, monsieur, ce sont celles que j'ai cherchées en premier. Mais la première nuit qui a suivi le départ de mon mari pour son travail, ma fille s'est levée pour boire un verre d'eau. Il devait être une heure du matin. Elle crut soudain avoir entendu une femme pleurer vers l'escalier qui mène au grenier. Elle a d'abord pensé au vent qui sifflait sous la porte, mais elle s'est mise à hurler et à se précipiter dans ma chambre, affolée.

– Pour quelle raison ?

– Elle me disait qu'il y avait quelqu'un dans l'escalier. Elle m'a juré avoir vu une jeune femme avec une longue robe à fleurs, coiffée avec un chignon. Elle m'a dit l'avoir parfaitement distinguée et que cette femme s'était retournée, l'avait regardée, puis s'était enfuie en passant à travers la porte du grenier, sans même l'ouvrir. Je me suis levée, complètement incrédule devant l'imagination probablement débordante de ma fille, et c'est alors que je l'ai entendue. On ne pouvait pas imaginer autre chose que des pleurs. Croyez-moi, nous entendions vraiment quelqu'un pleurer dans le grenier.

– En êtes-vous sûre ? Vous me parliez de votre domestique. Ces pleurs, les a-t-elle entendus, elle aussi ?

– Je ne lui ai pas demandé. J'ai immédiatement cherché à rationaliser la chose pour rassurer ma fille, mais aussi pour me rassurer moi-même. Le vent fut l'excuse la plus évidente que j'ai trouvée sur le moment, et surtout la plus simple. Ma fille est restée couchée dans

mon lit le reste de la nuit. Le lendemain, nous n'avons parlé de rien, jusqu'à la nuit suivante où mon fils fut terrorisé par cet homme qu'il voyait dans sa chambre pour la première fois. Personne ne lui avait parlé de ce qui s'était passé la nuit d'avant.

– Sa sœur a peut-être voulu l'effrayer et lui a raconté quelque chose dans votre dos, ou peut-être vous a-t-il entendues la nuit précédente. Un simple petit détail peut éveiller l'imagination débordante d'un enfant, vous savez.

– Monsieur, j'ai bien conscience de toutes les possibilités que nous pourrions trouver, mais cela fait cinq jours que mon mari est parti, et que des phénomènes qui ne s'étaient jamais produits arrivent. Je suis en train de vous raconter ce qui nous inquiète, si vous ne me croyez pas dites-le-moi tout de suite, afin que je ne perde pas mon temps à chercher à vous convaincre. Ce n'est pas d'un psychologue dont nous avons besoin, monsieur Lambin. De cela je suis sûre. »

Sur ces paroles, Alan comprit qu'Hélène n'était pas seulement dotée d'une bonne élocution, mais également d'un fichu caractère.

« Calmez-vous, madame Anneraux. Je vous sens nerveuse, je le comprends. Mais comprenez-moi aussi. Je dois d'abord estimer ce dont il pourrait s'agir. Personne ne doit envisager trop rapidement l'hypothèse d'un "fantôme" dans une maison dès qu'il commence à s'y produire des choses curieuses. Si je vous écoute, si je vous pose certaines questions, c'est uniquement dans le but de m'orienter. Vous comprenez ?

– Vous avez raison, excusez-moi. C'est juste que cette situation me stresse énormément. Je crains surtout l'impact que cela peut avoir sur mes enfants. D'ailleurs, j'ai remarqué quelque chose d'étrange chez mon petit garçon : il a peur du feu depuis quelques jours. »

Alan écoutait Hélène attentivement, sans l'interrompre.

« Au début, je n'y prêtais pas spécialement attention, mais maintenant il fuit ou s'écarte dès que moi ou ma domestique allumons ou rechargeons les cheminées. La première fois, il s'est littéralement enfermé dans sa chambre, mort de peur. Lorsque je lui ai demandé ce qui se passait, il m'a répondu qu'il avait peur des cheminées, peur du feu. Je crains que cela finisse par peser psychologiquement sur mes enfants.

– Votre fils manifeste une soudaine peur du feu ? Quel âge a-t-il ?

– Il a cinq ans, répondit Hélène.

– Écoutez, je ne suis pas du tout pédopsychiatre, sourit Alan, mais pour un enfant, avoir peur du feu n'est pas rare. Ce n'est pas spécialement étrange, vous savez. À cet âge-là, un enfant a peur de beaucoup de choses, et le feu en est souvent un bon exemple, tout comme il peut avoir peur des monstres sous son lit et certainement du noir. Mais quoi qu'il en soit, vous avez raison : l'impact psychologique dont vous parlez ne doit surtout pas être sous-estimé, ni chez vous ni chez vos enfants. Sur le répondeur, vous expliquiez que votre mari est absent pour dix jours, c'est cela ? »

Hélène écoutait Alan, presque d'un regard absent. Où voulait-il en venir ? Elle eut soudain l'impression de parler davantage à un psy qu'à un chasseur de fantômes et cela risquait vite de l'agacer, mais elle se maîtrisa.

« Oui. Jean-Pierre, mon mari, est en déplacement jusqu'à mercredi prochain. Il est chargé d'affaires dans une société métallurgique et avait différentes réunions sur Bordeaux. Et comble de la situation, je n'arrive pas à le joindre. Cela m'inquiète aussi beaucoup. Je n'ai aucune nouvelle depuis lundi soir, quand il nous a appelés pour nous souhaiter un bon réveillon. Et depuis, alors que nous voulions lui souhaiter nos vœux, il ne me répond plus. Et c'est d'ailleurs depuis mardi que

les phénomènes ont commencé, comme je vous le disais. Dites-moi que vous pouvez nous aider.

– Bon, écoutez... Vous avez de la chance, je serai demain à Amiens. Je participe à la conférence d'un ami parapsychologue. J'ai cru comprendre que vous habitez dans la Somme, c'est bien cela ?

– Oui, près de Villers-Bretonneux.

– Voilà un nom qui me plaît bien, moi qui suis breton, plaisanta Alan. Plus sérieusement, je devrais normalement vous poser des tas d'autres questions, dont certaines malheureusement personnelles. Ceci afin de cerner le potentiel psychologique des membres de la famille, le contexte de votre maison, votre vie. J'aime autant le préciser. Mais plutôt que de poursuivre cet entretien par téléphone, comme je serai dans le coin j'accepte de passer vous voir, disons demain vers dix-huit heures, et nous reparlerons de tout cela plus en détail. Cela vous convient ?

– J'en serai ravie. Merci monsieur Lambin. Je me sens déjà soulagée rien que de vous avoir parlé. »

Le mot « soulagée » résonna soudain dans les pensées d'Hélène. La mise en garde de sa fille lui revint aussitôt à l'esprit et elle aimerait éviter, tant que possible, de se voir soulagée de plusieurs centaines ou milliers de francs (ce qui causerait immanquablement une dispute entre elle et son mari lorsqu'il serait de retour).

« Pardonnez-moi, monsieur Lambin, mais je dois quand même vous demander combien cela me coûtera.

– Je comprends, rassurez-vous. Je ne demande rien d'autre que les frais d'hébergement et de trajet. En l'occurrence, je viens de louer une chambre d'hôtel à Amiens, pour ce week-end et...

– Si ce n'est que ça, annulez votre chambre, car nous pouvons vous héberger. La maison est grande. La chambre d'amis est libre et vous dînez avec nous.

– Écoutez, j’accepte. Merci pour cette proposition. En ce cas, je vous fais également grâce des frais de taxi jusqu’à chez vous. Mais juste une petite question : de quel genre de maison s’agit-il ?

– C’est une maison de maître, construite en 1851, d’après les documents. Le village la surnomme “le château”. »

Alan marqua quelques secondes de silence. Son imagination avait vu juste rien qu’en écoutant Hélène.

« Monsieur Lambin ?

– Appelez-moi Alan, ce sera plus simple. Je n’aime pas les “monsieur”, cela me vieillit davantage.

– Maman ! Maman ! » hurla Thomas, alors qu’un bruit de verre cassé résonna dans la maison, accompagné d’abolements terrifiés du chien.

Hélène posa immédiatement le combiné du téléphone et se précipita dans la cuisine. Elle découvrit de nombreux morceaux de verre éparpillés devant l’évier. Elle remarqua également à quel point Lascar tremblait, blotti dans son panier en osier.

« Que s’est-il passé ? demanda-t-elle ?

– Le verre de Thomas a glissé tout seul, Maman. Il s’est fracassé contre le mur, expliqua Peggy, tétanisée, son petit frère dans ses bras. Il faut partir, Maman.

– Non, nous ne partirons pas. Je suis justement au téléphone avec l’homme de la radio, Alan Lambin. Il va nous aider. Il sera là demain.

– Il ne va rien faire, protesta Peggy.

– Je ne veux plus en parler, d’accord ? Nous ferons ce que je dis. Va chercher Mélanie et demande-lui de ramasser les morceaux. J’arrive. »

Hélène retourna dans le salon et saisit le combiné.

« Monsieur Lambin ? Vous êtes toujours là ?

– Oui, madame Anneraux. Que s’est-il passé ?

– Je dois vous laisser. Mes enfants me disent qu’un verre a glissé tout seul et s’est brisé contre le mur de

la cuisine. Vous voyez ? Pourtant ils ignoraient que j'étais au téléphone avec vous.

– Intéressant... Pour l'instant, calmez-vous. Ne vous angoissez pas trop pour la nuit qui arrive. Si jamais quelque chose se produisait, criez, demandez d'arrêter. Adressez-vous à toute éventuelle présence avec fermeté et autorité, mais surtout avec du respect. Ne leur prononcez aucune insulte. Criez "Stop ! Ça suffit, je suis chez moi, partez d'ici", de la même manière avec laquelle vous vous en prendriez à quelqu'un qui vous importune ou à un enfant qui a fait une bêtise. C'est une première approche. Mais surtout, ne fuyez pas, quoi qu'il puisse se passer. Contrairement à toutes les idées reçues, vous ne risquez rien. Vous n'êtes en aucune manière en danger. S'il y a un fantôme chez vous, il cherche uniquement à vous impressionner ou à attirer votre attention. Rien de plus, croyez-moi. Plus vous en aurez peur, plus il en jouera si c'est son intention. Je vous expliquerai tout cela, soyez sans crainte. Reposez-vous. Nous nous voyons demain. »

Hélène précisa son adresse, puis raccrocha le téléphone, terriblement angoissée. Elle reprit soudain le contrôle de ses émotions en songeant aux morceaux de verre qu'il fallait ramasser dans la cuisine.

Alan resta songeur, juste après avoir raccroché. Il avait l'habitude de se faire une première idée du potentiel d'une affaire, avant même de se rendre sur place, simplement après quelques premiers échanges téléphoniques. Cela faisait partie de l'expérience qu'il avait acquise au fil de ses enquêtes.

Mais là, il se sentait un peu plus déstabilisé. Pouvait-il s'agir d'une hantise psychologique ? Les membres de cette famille s'étaient-ils influencés les uns les autres ? S'étaient-ils transmis des peurs comme on se

transmet un virus ? La maison, par son aspect, pouvait-elle exciter leur imagination ?

Il mit ces questions de côté, car pour l'instant, il lui fallait terminer ses préparatifs pour la conférence et se coucher tôt.

« Alors, Maman, que t'a dit l'autre sorcier ? demanda Peggy.

– S'il te plaît, arrête avec ça. Il va passer nous voir demain soir, et nous l'hébergerons ce week-end.

– Quoi ? C'est une blague ? »

Agacée, alors qu'elle aidait Mélanie et sa mère à ramasser les morceaux, la jeune fille se coupa le doigt en faisant un geste brusque. Le sang goutta rapidement sur le carrelage blanc de la cuisine. Hélène ouvrit le robinet de l'évier.

« Vite, ma chérie, passe ta main sous l'eau froide.

– Laisse-moi tranquille », répondit sèchement Peggy en filant vers l'escalier tout en se tenant le doigt.

Thomas regardait la scène en se sentant de plus en plus écarté. Mélanie, elle aussi, se sentait impuissante et inutile. La tension entre Peggy et sa mère commençait à peser sur le petit garçon. Penaud, il monta l'escalier pour rejoindre la salle de bains à l'étage afin de se brosser les dents avant d'aller se coucher.

Hélène, désespérée, termina de ramasser les morceaux de verre éparpillés avec l'aide de Mélanie, puis alla frapper doucement à la porte de sa fille.

« Peggy, ma chérie, il faut que nous parlions.

– Je n'ai rien à te dire. Papa n'est pas là, et toi tu invites un crétin à la maison. Je vais tout lui raconter.

– Laisse-moi entrer, s'il te plaît, que je regarde ton doigt. »

La jeune fille ne répondit pas. Hélène essaya de tourner la poignée, pensant que la porte serait verrouillée,

mais celle-ci s'ouvrit aussitôt. Elle vit Peggy allongée sur son lit avec un mouchoir en papier enroulé autour de l'index, qui s'apprêtait à poser le casque de son baladeur à cassettes sur ses oreilles. En apercevant sa mère, la jeune fille monta le son et fit mine de ne pas la voir ni l'entendre, mais Hélène saisit immédiatement le baladeur et le jeta à l'autre bout du lit.

« Je voulais te parler calmement, mais cette fois ça suffit, Peggy. Tu vas m'écouter ! »

Dans la salle de bains, à l'autre bout du corridor qui desservait l'ensemble des chambres à l'étage, Thomas écoutait.

« Tu as raison sur un point : ça ne peut plus durer, mais je suis chez moi et nous n'allons pas quitter la maison, tu entends ? Monsieur Lambin va nous aider. Je lui fais confiance et nous verrons déjà ce qu'il peut faire pour nous. Et pour ta gouverne, cela ne va rien nous coûter, car il sera justement sur Amiens demain pour une conférence. Comme il était déjà prévu qu'il se déplace, nous n'avons pas à lui rembourser ses billets de train. Et plutôt que de payer l'hôtel, je lui ai proposé de l'héberger, que cela te plaise ou non. Alors tu as intérêt à te tenir à carreau et à rester polie quand il sera là. De toute façon, ni toi ni moi ne savons ce qui se passe ici, et n'avons encore moins de solution. Suis-je assez claire, ma fille ? »

Vraisemblablement, Hélène avait été très claire. Peggy avait rarement vu sa mère aussi en colère et faire preuve d'autant de fermeté à son égard. Vexée, l'adolescente se retourna en se couvrant la tête avec son oreiller.

Pendant ce temps, inquiet par le climat tendu de la maison, Thomas terminait de se brosser les dents. Craquant dans le lavabo, il releva la tête et se mit à crier. Il avait clairement vu dans le miroir quelqu'un traverser

le corridor par la porte de la salle de bains entrouverte
derrière lui.

Fin de l'extrait



Taurnada Éditions

www.taurnada.fr